

Libre-arbitre : sa structure et ses limites

Dr Jan Payne

Le mot «volonté* », dans le langage courant, automatiquement associé à « libre » comme modifiant sa qualité joue un rôle crucial dans la culture moderne et nous osons suggérer qu'il représente le centre véritable de la spiritualité contemporaine, remplaçant des valeurs de religions antérieures. A dire vrai, au moins depuis l'époque où le penseur de la Renaissance, Giovanni Pico della Mirandole, a vécu à la charnière des 15^e et 16^e siècles, le libre-arbitre sert en Occident de raison principale pour rattacher dignité à l'être humain¹ et c'est seulement pour cette raison que nous avons commencé à considérer que chaque personne est dotée d'une série de droits qui sont sa protection sur les plans éthique et politique ; en dépit de disputes sur une liste pertinente de tels droits, nous sommes tous d'accord qu'un certain code minimal les articulant, devrait être vénéré aussi bien qu'étendu aux autres peuples. Et pourtant nous n'avons qu'une connaissance limitée du fondement des droits qu'est le libre-arbitre lui-même ; en d'autres termes nous manquons tout simplement d'un descriptif complet de ce que sont le libre-arbitre et la liberté en tant que caractéristique principale de ce fondement.

Nous devons mentionner un phénomène remarquable qui apportera peut-être un changement à l'avenir et il s'agit de la médecine : la médecine comme dernier domaine à avoir maintenu un vestige de l'esclavage jusqu'à récemment parce que les médecins outrepassaient largement les droits des patients ; ce n'est que la dernière guerre mondiale qui a révélé des risques de mauvaises utilisations de la médecine ; de même le progrès rapide des technologies nous a incités à modifier notre attitude face au patient. Le retard dans le développement de la médecine a de nombreuses origines et ne peut pas être traité ici en détails bien qu'il faille préciser une chose : il y a eu un point de contact à l'aube de la médecine dans la Grèce antique et nous pouvons donc imaginer assez facilement un développement différent. C'est sûr, dans les Lois de Platon nous lisons qu'il y a deux sortes de médecins : ceux soignant les esclaves et ceux prenant soin des citoyens libres tandis que ces derniers médecins étaient obligés de négocier avant et pendant toute activité médicale².

Malheureusement le Serment d'Hippocrate a maintenu la première tradition et nous pouvons imaginer que c'est justement ce fait qui a eu plus tard un impact crucial en Europe dans la mesure où d'autres domaines de la société ont également vu leurs libertés restreintes ; nous aurions tout simplement pu mettre en pratique des droits bien plus tôt et ainsi aurions-nous évité des atrocités comme les goulags et l'holocauste. En d'autres termes, on nous suggère ici que la relation entre médecins et patients représente un paradigme pour la société

* Note de la traduction : en anglais, le mot « free will » signifie libre-arbitre mais utilise le mot « will » qui signifie « volonté » : il y a donc un jeu de mot et dans ce sens « free will » veut dire « libre volonté ».

¹ Pico della Girandola G., De dignitate hominis/Über die Würde des Menschen (transl. Baumgarten N.), Felix Meiner Verlag, Hamburg 1990

² Bedná M., Základní souvislosti české filosofie a medicíny, in : Zdraví: hodnota a cíl moderní medicíny (ed. Payne J.). Tritona, Praha 2002

toute entière et que cette relation est donc capable de l'influencer. Cette affirmation est bien sûr osée dans la mesure où nous partons généralement du principe que c'est le contraire qui se passe. Bien qu'il soit difficile d'avancer des arguments au nom de cette affirmation et qu'il soit quasi impossible de démontrer toute affirmation générale au sujet des lois historiques, il y a certaines allusions historiques³ sur cette hypothèse et nous pouvons l'adopter comme impératif pour nous-mêmes.

Encouragé par cet impératif et conduit par notre responsabilité, nous devrions porter une attention particulière au concept de volonté qui a été plutôt laissé de côté dans la médecine scientifique jusqu'à présent (d'où notre piètre compréhension des relations psychosomatiques), en dépit de son importance. De même et en accord avec la proposition mentionnée plus haut, il nous faut garder l'espoir de voir notre civilisation stimulée en amplifiant notre connaissance de la volonté humaine et en l'appliquant dans notre pratique médicale dans l'estime que nous portons au patient.

Une splendide occasion de faire de la recherche sur la volonté humaine vient de l'éthique médicale, maintenant florissante puisque l'éthique en général peut être considérée comme étant une philosophie de la volonté et qu'elle a des instruments à sa disposition. En remontant les traces du concept dans le passé nous serions stupéfaits que les anciens Grecs ne l'aient pas précisé du tout (les termes grecs comme « *prohairésis* », « *bouléma* », « *teléma* » etc. ne rendent pas) tandis que le mot *voluntas* pris dans notre sens a commencé à être utilisé en latin à partir des stoïciens comme Cicéron⁴ et n'a acquis son sens plus précis que dans l'ère chrétienne. De même, au concept de liberté a été attaché son sens décisionnel par les philosophes et les théologiens chrétiens qui ont découvert son contenu énigmatique et qui ont fait avancer la connaissance que nous en avons⁵. C'est pourquoi nous distinguons maintenant la liberté intérieure et extérieure : cette dernière correspond à la liberté politique, la première au sens éthique.

Cependant, la signification éthique est plutôt compliquée et même mystérieuse, et il n'est pas surprenant que les progrès pour le comprendre soient plutôt lents. Pour souligner le point essentiel et inexplicable de la liberté, je vous rappelle la célèbre phrase du distingué penseur et connaisseur de l'âme humaine, Arthur Schopenhauer, qui suggérait que nous pouvons **faire** ce que nous voulons mais pas **vouloir** ce que nous voulons⁶. Cette énigme peut être abordée et éclairée un peu en citant un autre mot de Dostoïevski qui a écrit quelque part que les gens terminent leur repas et demandent : et maintenant ? La dernière remarque rappelle la source des énigmes qui accompagnent la liberté, à savoir qu'on ne peut penser à la liberté sans introduire le concept de « devoir » ou, si vous voulez une formulation plus traditionnelle, de bien et de mal.

Nous devons assurément partir du principe que la notion de libre choix elle-même est contraire à notre compréhension du déterminisme et de la nécessité dans la nature et détruit cette compréhension, mais on peut laisser cette question académique aux savants sans dommage pour notre vie quotidienne tandis que la question du mal pénètre toute activité humaine et empêche nombre d'entre nous de dormir. Nous sommes encore plus hantés par ce

³ L'exemple le plus frappant est celui des médecins nazis qui avaient tordu ou brisé les préceptes éthiques de la médecine avant que ne débute l'holocauste ce qui nous laisse penser que la guerre aurait pu être moins dramatique si on avait pu faire plus confiance aux médecins sur le plan moral. Cependant, on retrouve dans l'histoire, des cas moins évidents.

⁴ Rist H., *Stoic Philosophy*. Cambridge University Press, Cambridge 1977

⁵ Arendt H., *Between Past and Future*. Viking Press, New York 1961

⁶ Schopenhauer A., *Die Welt als Wille und Vorstellung*. Brockhaus, Leipzig 1938

qui est mauvais dans les soins de santé et en médecine - par définition, un combat sans fin contre les conséquences négatives de la maladie. C'est pourquoi, nous médecins, nous devrions régler la question, confiants que toute la culture bénéficierait de notre étude dans l'avenir et que cela la ferait aussi mûrir.

Les concepts de bien et de mal sur lesquels on a réfléchi en référence avec le libre-arbitre amènent des questionnements surprenants et je ne peux que les étudier ici.

Enigme 1 (Socrate)

Socrate, en tant que fondateur d'une pensée éthique, a été troublé par la question simple et directe qui entraîne des réponses plutôt compliquées ; on peut la formuler ainsi : les gens peuvent-ils faire le mal volontairement ? Le souci principal de Socrate et de ses disciples, autant que de nombreux autres philosophes après lui, fut que la vraie connaissance (*epistémé*), ne peut pas être atteinte par instincts, passions et autres expressions sauvages. Une telle perte ou faiblesse de la volonté (*akrasia*) peut avoir bon nombre de conséquences pernicieuses et empoisonnantes particulièrement pour l'éthique elle-même, puisque rien d'éthiquement sérieux ne resterait et même la raison divine (*nous*) qui offre à l'âme son immortalité serait abandonnée risquant de disparaître.

A cause de cette menace, Socrate et ses descendants ont refusé une telle faiblesse et sont partis du principe que, lorsque les gens font quelque chose de mauvais, ce n'est pas l'expression de leur volonté trop faible mais simplement le résultat de leur ignorance des faits ou des valeurs ; de même ils mettent tous beaucoup l'accent sur l'éducation et l'enseignement (*paideia*) puisque pour eux, une personne assez informée, évite nécessairement toute dérive morale. L'absence de concept de volonté humaine dans la Grèce classique ne devrait pas nous étonner puisque, dans ces conditions, il serait totalement futile.

Malheureusement, leur solution n'a jamais été satisfaisante, même pas pour eux, et encore moins pour les autres philosophes ou pour les laïcs qui ont toujours été stupéfaits par l'expérience humaine du péché. Cependant, il y a une autre et bien plus grave menace touchant l'éthique en tant que telle puisque l'éthique n'est alors qu'un simple jeu de mots : si tout dépend de l'éducation, alors chacun a un alibi et personne n'est responsable de rien. Si on m'attrape avec mes pantalons baissés, j'ai une réponse toute prête : c'est la faute de mon éducation et si vous êtes ennuyé ou choqué, veuillez vous adresser à mes maîtres et les maîtres rediraient probablement la même chose et ainsi de suite à l'infini⁷.

En argumentant de cette façon nous sommes encouragés à modifier encore notre attitude et à compter avec notre fragilité bien que cela semble être macabre pour notre âme : nous sommes les plus pauvres d'entre les créatures puisque nous faisons le mal malgré notre parfaite conscience que c'est mauvais⁸. Bien sûr nous sommes des êtres essentiels et des crapules qui ne méritons aucun pardon tandis que le postulat de pitié montrée par Dieu amène une autre série d'énigmes qui ne peuvent pas être traitées complètement ici.

⁷ On a donné à la stratégie d'interpréter toute activité humaine à travers ses conditions le nom de « psychologisme » et « psychologisation ».

⁸ Saint Paul exprime cette notion dans les fameux passages des 7^e et 8^e chapitres de l'Épître aux Romains.

Enigme 2 (St Thomas d'Aquin) :

St Thomas d'Aquin qui a commenté presque tout et qui a parfois essayé d'apporter quelque chose d'original fut frappé par la question concernant la conscience alors qu'il était à nouveau confronté au conflit entre l'existence du postulat concernant la conscience saine et la rencontre empirique du cœur humain pervers. Il a posé ce qui en éthique est la question essentielle et simple concernant l'âme humaine : la conscience peut-elle faillir ? Soutenir que de tels manquements ne peuvent pas se présenter, s'oppose à l'expérience humaine générale tandis que la concession de toute erreur dans la conscience demande de résoudre une autre énigme, à savoir : qu'est-ce qui peut être digne de confiance outre la conscience.

De là, on peut se poser une question ultérieure qui demande la même chose d'une façon légèrement différente : est-il parfois juste d'agir contre sa propre conscience et néanmoins rester un être moral ? Si oui, alors qui devrait être notre chef et quand ? Une autorité divine ou un dé ? Si non, pourquoi jugeons-nous ? Chacun établit son propre critère qui est tout à fait subjectif, tandis qu'on ne peut se référer à rien d'objectif. Nous ne pouvons critiquer que ceux qui trahissent leurs propres doctrines et personne d'autre. Et pourtant au nom de la conscience même des cruautés aberrantes sont perpétrées. Y a-t-il une quelconque rédemption pour sortir de cette misère ?

A dire vrai, déjà St Thomas d'Aquin lui-même s'est préoccupé d'une solution à cette énigme et il en a proposé une qui utilise deux mots grecs presque synonymes signifiant conscience, i.e. *syneidésis* et *synterésis* - tandis que *synterésis* est une réminiscence du scintillement de Dieu (*scintilla conscientiae*) dans le cœur humain suggéré par St Jérôme, scintillement qui guide chacun sur le bon chemin et qui ne peut jamais être abîmé, au contraire *syneidésis* peut être à la fois biaisée et amendée par différentes influences.

Malheureusement, l'hypothèse qu'il y a une étincelle divine dans l'âme humaine peut à peine être prouvée et maintenue face à la pensée critique. Bien qu'on ait essayé de remplacer une telle notion mythique par des règles morales, (citons en premier la Règle d'Or de Jésus aussi bien que d'autres penseurs, « l'impératif catégorique » d'Emmanuel Kant ou encore le « voile de l'ignorance » de John Rawls etc.), on pourrait rassembler des arguments pour dire qu'il y a des faiblesses.

Enigme 3 (Leibniz) :

Leibniz est aussi un philosophe qui a suggéré une certaine facette de la liberté lorsqu'il a repris l'éternel questionnement du tourment face à Dieu lui-même. Nous attachons au Dieu, au moins depuis Aristote, trois attributs de base : omniprésence, omniscience et omnipotence. L'omnipotence contient ensuite une foule de questions auxquelles on peut à peine répondre. Bien sûr, nous posons nécessairement l'hypothèse que le Dieu est bon et au même moment nous rencontrons le mal dans le monde. Cependant ces trois propositions ne peuvent pas être réconciliées logiquement.

Lorsqu'en tenant compte de notre épineuse expérience, nous prenons la réalité du mal au sérieux, alors il n'y a pas de place pour un Dieu tout puissant simplement parce qu'un tel Dieu devrait intervenir pour s'y opposer. Si rien ne se passe, alors ce Dieu est, en bref, sans pouvoir et n'est donc pas un Dieu mais quelqu'un qui nous ressemble. Cette notion conduisant à l'athéisme prévaut dans la société moderne et on peut difficilement contrer les arguments pour le défendre à moins de changer le signe et de considérer le Dieu comme étant malin ; bien que cette opinion semble bizarre à nombre d'entre nous elle est apparue dans le mouvement de la

gnose florissant à l'aube de l'ère chrétienne comme son « ombre » et a re-émergé à répétition sous différents habits tandis qu'il faut mentionner la pensée existentielle⁹ chez des gens célèbres.

Et encore une autre solution a été proposée par Leibniz lui-même qui a traité cette énigme « théodicée » et qui a écrit sur ce sujet un livre qui porte le même nom¹⁰ : sa sagacité dans la manière de traiter cette énigme fut que le mal n'est mal qu'à nos yeux parce que nous avons une capacité limitée à comprendre tandis que tout ce qui semble être mauvais maintenant se transformera en bien à la fin. Cette stratégie prête néanmoins le flanc à des protestations venant de cœurs honnêtes que l'on peut résumer par les mots d'Ivan Karamazov lorsqu'il dit à son frère Aliocha qu'il rendrait son billet pour le paradis si un seul bébé devait être sacrifié pour cela.

J'ose penser qu'une telle réponse serait donnée par tous les médecins qui traitent de l'être humain. Y a-t-il une quelconque issue à cette misère ? Bien sûr, la logique est une fois de plus vaincue ici et ne nous révèle aucune faille alors que la source des difficultés est la liberté elle-même.

Le concept de liberté nous laisse ainsi perplexes et tentés de le refuser comme étant n'importe quoi. Il y a pourtant de nombreuses autres raisons de l'accepter et nous devrions donc faire un léger progrès dans notre compréhension. Il y a différents domaines qui peuvent participer à cette recherche. De façon surprenante, on ne peut pas attendre grand-chose de disciplines comme la politique, l'économie et la psychologie bien qu'elles comptent sur la liberté humaine comme un pré requis caché ; à dire vrai elles n'ont pas d'instruments efficaces à leur disposition pour faire des recherches sur ce concept et elles considèrent donc l'esprit humain comme une « boîte noire » vide tout en étant tentées d'expliquer son comportement par des causes instinctives.

D'un autre côté, on peut attendre une contribution significative de plusieurs autres branches qui travaillent avec des méthodes adaptées à la compréhension de la structure de la liberté aussi bien que de la volonté humaine comme étant son épine dorsale.

Mentionnons d'abord l'éthique. L'éthique considère la volonté humaine et sa liberté comme une réalisation d'une rationalité pratique lorsque la rationalité en elle-même est une manipulation avec des règles et que son application pratique signifie :

1. fixer des croyances
2. s'attacher à des croyances
3. subir d'éventuelles conséquences sinistres lorsque des croyances sont enfreintes.

Cette triade présente la catégorie de l'autonomie qui signifie poser la loi (*nomos*) soi-même (*autos*) autant que la capacité d'établir la chaîne de raisons allant d'un acte réalisé au principe adopté. Parce que l'estime attachée à l'autonomie joue un rôle crucial en médecine moderne et en éthique médicale en tant que telle, il faut prévoir de poursuivre la recherche d'autonomie dont l'issue est plutôt énigmatique.

Puisque la réalisation de l'autonomie présuppose un jugement pratique conscient et puisque le jugement est un acte intentionnel qui ne peut pas être réifié comme d'autres choses, il est

⁹ Jonas H., *Gnosis und spätker Geist*, Vandenhoeck Reprecht, Göttingen 1954.

¹⁰ Leibniz G. W., *Die Theodizee : Über die Güte Gottes, die Freiheit des Menschen und den Ursprung des Bösen*. Alfred Kröner Verlag, Leipzig 1925.

nécessaire de remanier la phénoménologie comme méthode capable de saisir des entités qui ne peuvent absolument pas être réifiées. De cette façon nous devrions plus particulièrement décrire comment sont organisées nos entreprises pratiques et nos références à des valeurs qui nous sont précieuses¹¹.

Et pourtant le problème est que nous ne pouvons ni toucher, ni voir, ni entendre la volonté des autres et celle-ci semble n'être qu'un délire métaphysique. En fait, il nous faut élaborer une nouvelle herméneutique qui nous aiderait à deviner les intentions de nos voisins¹². Une telle herméneutique devra se concentrer moins sur les pulsions inconscientes et plus sur la prise de décision consciente et donc trouver des concepts originaux qui puissent convenir.

Enfin et surtout, il y a un grand domaine qui mériterait une recherche approfondie et c'est la neurologie puisque toute activité mentale se situe dans le cerveau. Ici, il me faut signaler les remarquables lobes frontaux qui semblent être un organe de comportement éthique dans la mesure où leur dégradation par certaines lésions se manifeste par des agissements immoraux¹³ ; j'ose proposer le nom de « syndrome pseudanethique ». Et bien sûr la fonction peut aussi influencer la structure et donc, lorsque cet organe, comme tout autre organe, manque d'entraînement, il disparaît par atrophie, tandis qu'entraînement signifie ici simplement comportement moral.

Vous remarquerez qu'il y a un bon nombre de tâches ambitieuses qui nous attendent. Nous devons prévoir que différents experts y travailleront certainement et que la médecine utilisera les résultats de leurs efforts mais la médecine elle-même est chargée de coordonner ces activités et de préparer le terrain pour l'avenir.

Traduction : Marie-Madeleine Linck

¹¹ Ricoeur P., *Freedom and Nature : The Voluntary and Involuntary* (transl. Kohák E.V.). Northwestern University Press, New York 1966.

¹² Shapiro G. Sica A. (ed.), *Hermeneutics : Questions and Prospects*. The University of Massachusetts Press, Amerherst 1984.

¹³ Perelman E. (ed.), *The Frontal Lobes Revisited*. The IRBN Press, New York, 1987. Stuss D.T. Benson D.F., *The Frontal Lobes*. Raven Press, New York 1986. Fuster J.M., *The Prefrontal Cortex*. Raven Press, New York 1980.